

L'Algonquine

André Carpentier

Numéro 131, novembre 2011

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65468ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carpentier, A. (2011). L'Algonquine. *Moebius*, (131), 85-91.

ANDRÉ CARPENTIER

L'Algonquine

Je n'avais jamais songé à devenir écrivain. Cela advint par inadvertance ou, devrais-je avouer, par souci de m'alléger du poids d'un épisode personnel embarrassant. Une aventure amoureuse qui n'avait ni bien ni mal tourné, puisqu'elle ne s'était jamais vraiment mise en marche.

Ça n'avait pas été facile de le sortir de moi, ce récit de mon grand amour avorté, d'autant plus que je le découvrais en le racontant. Mais toujours est-il qu'il avait été écrit et qu'il avait d'abord plu à une amie de rencontre, puis à un éditeur de sa connaissance et enfin à un certain lectorat. Il se trouve toujours des lecteurs friands d'amours manquées.

Or, à la suite de ce modeste succès, l'éditeur s'était déclaré demandeur d'un second roman. Le mot me prit par surprise, vu que je n'avais jamais pensé que ce récit fût un roman. « Nous sommes sur la voie d'une possible reconnaissance de votre talent », avait prétexté l'éditeur. Je ne voyais pas très bien ce que signifiait le mot talent dans ce contexte, mais je commençai de jongler avec l'idée d'écrire un roman qui fût un roman. Le problème, c'est que je ne voyais nul autre épisode de ma vie qui méritât d'être raconté. « Mais alors inventez ! avait répliqué l'éditeur, faites de la fiction... »

Inventer ! Que pouvais-je donc inventer, moi qui ne m'étais jamais intéressé à autre chose qu'à ce qu'on me demandait de faire, du moins jusqu'à cette histoire d'amour ayant tourné court ? Mais comme l'éditeur avait des attentes et que je n'avais pas été formé à décevoir, je persistai à tenter l'expérience de la fiction. J'achetai donc deux grands cahiers de type *sketchbook*, de marque Pentalic,

avec couverture de moleskine, signet et bande élastique et pochette intérieure, ainsi qu'un stylo Mars Pen, de Fisher, avec cartouche pressurisée, conçu par la Nasa pour écrire en apesanteur et dont la publicité garantit qu'il écrira la tête en bas, à moins trente-cinq degrés centigrades, même sous l'eau, et jusqu'à ce que l'homme ait mis le pied sur la planète Mars – d'où son nom. Il ne me manquait plus que les idées.

De ce jour, j'emportai partout avec moi un Pentalic et le Mars Pen, jusque dans des pays éloignés où je participais à des missions humanitaires. J'y jetais parfois une esquisse de scène ou une idée sur la vie, parfois un nom de personnage, des éléments de dialogue et d'autres fois des phrases entières relevant d'observations dans un lieu familier ou exotique, un café, un temple bouddhiste, ou simplement des mots évocateurs. Évocateurs de quoi, je n'aurais su le dire au juste, peut-être d'émotions enfouies...

Au bout de quelques mois, le premier cahier fut rempli à ras bord, mais sans que s'y dessine la moindre piste menant à une histoire consistante. J'étais dans un état de grand découragement, du moins à cet égard, car par ailleurs ma vie trouvait un sens dans l'aide humanitaire. Puis un jour, on me proposa, dans le cadre d'une recherche médicale, d'aller examiner les quarante-deux résidents du village de Clova, en Haute-Mauricie. À neuf, dix heures de train de Montréal, la durée du trajet étant des plus variables en hiver. Ce n'était pas tant que cette étude m'intéressait, mais j'espérais profiter de ces longues heures de voyage dans un paysage de neige pour relire mon Pentalic et y débusquer les grandes lignes d'une fiction.

*

Appeler cela un train, c'était parler dans le langage d'un autre siècle. Ce convoi n'avait rien à voir avec les trains à grande vitesse que j'avais connus au Japon, en Europe. Non plus avec les trains bondés que j'avais pris en Inde ou dans la Chine de l'Ouest. Il avait plutôt l'allure d'un petit serpent poussif, dont les deux wagons de passagers, appelés à se séparer à Hervey-Jonction, l'un continuant

sa route vers le Saguenay, l'autre vers l'Abitibi par la Haute-Mauricie, ne comptaient pas plus d'une douzaine de passagers chacun. Comme tous ceux de son âge, ce train imposait inlassablement ses bruits de roulement et ses oscillations irrégulières. Mais... comment dire?... je me sentais uni par des liens sympathiques avec ce train et son aspect de boudoir propice à la nonchalance. Je dirais à cause de l'aménité de la préposée, de la bonhomie des passagers, mais aussi parce que ce voyage me rappelait mon enfance, quand j'allais par le train chez mes grands-parents maternels, à Dalhousie, comté de Soulanges, comme on disait en ce temps-là.

J'avais alors deux, trois, quatre ans, j'étais turbulent, du moins selon les critères de l'époque. C'est-à-dire que, dans une espèce de jubilation enfantine, je courais dans l'allée, me tenais debout sur les sièges, dérangeais les voisins, faisais honte à mes parents. Mais c'est peut-être là un faux souvenir. On croit si bien se rappeler une scène d'enfance quand l'album familial en garde la trace sous la forme d'une photo... En fait, je ne me souviens pas vraiment de ces trajets vers Dalhousie, plusieurs fois racontés par ma mère qui, passé quatre-vingts ans, s'en plaignait encore. Je me rappelle cependant avec grande précision et sans l'aide de photos – je crois d'ailleurs qu'il n'en existe pas – qu'au retour vers Montréal, sur le quai de la gare de Dalhousie, à l'approche du train, j'étais morbidement fasciné par les roues de fer de la locomotive passant devant moi, qui m'attiraient autant qu'elles m'épouvantaient.

Or donc, à bord du train pour Clova, je relus mon cahier Pentalic, dans l'ordre et dans le désordre, ça n'y changeait rien. Nul récit, fictif ou pas, ne se dégageait de ce fatras. Chaque entrée apparaissait plutôt comme un détail d'un interminable portrait de moi, sans toutefois contribuer à l'élaboration d'un roman.

La préposée était aux petits soins avec ses habitués. Les passagers discutaient, lisaient, rêvassaient. Quelques Attikameks, de Weymontachie ou d'Obedjiwan, remontaient chez eux en famille. Deux dames s'affrontaient dans une suite interminable de parties de Scrabble, tandis que trois motoneigistes vidaient une caisse de vingt-quatre en débattant sur les grandes contradictions de la barbarie mondialiste.

Arrivés à Clova, on apprit que la locomotive avait frappé un orignal, mais nul ne s'en était aperçu que l'ingénieur de train. Quelques taches de sang et des touffes de poils ornaient la paroi frontale du train. J'en fis quelques photos.

À Clova, je rencontrai quarante des quarante-deux citoyens, leur posai les questions prévues au cahier de charges de l'étude, fis des prises de sang, la routine, quoi! Je dormis à l'auberge Clova, une ancienne école transformée en hôtel, et dix jours plus tard repris le même train dans le sens inverse.

*

Ce matin-là, le trajet était à peine amorcé que j'étais déjà au comptoir du fond à me faire verser un café par la préposée, que j'avais plaisir à retrouver. Soudain, une dame que je n'avais pas vue venir fonça droit sur moi et m'adressa la parole. Une toute petite dame très marquée par la vie, je dirais même scarifiée. Elle sortit une flasque et versa quelques gouttes dans mon café. « Un alcool de patate », dit-elle. Il était peut-être 11 h 15. C'était une Algonquienne qui redescendait de Senneterre à Montréal y rejoindre sa fille qui complétait un diplôme en études touristiques. Au début, je ne comprenais qu'à moitié ce qu'elle me disait. Je pensais qu'elle avait dû abuser de sa vodka maison. Mais en fait, c'était plutôt une question d'accent. J'étais plus habitué à l'accent parisien, voire à l'accent haïtien qu'on entend à Montréal qu'à l'accent des gens des Premières Nations de mon propre pays. Je n'en développai pas une culpabilité, mais une gêne, oui, certainement.

J'offris un café à la dame et nous parlâmes en nous comprenant de mieux en mieux, d'abord un long moment à l'arrière du train, là où le paysage se résorbe dans son point de fuite, puis sur des sièges plus confortables, tandis que des tableaux vivants du peintre Lemieux roulaient dans les fenêtres, ponctués par des ta-tac-ta-tom aux passages des joints de rails. Elle me raconta son histoire dont les personnages principaux étaient ce Blanc qui, sans permission, lui avait fait sa fille, sa famille criant au scandale, sa communauté apathique. Et toute une vie à

revenir de cette épreuve... Une longue chronique avec des amours et des haines, des rebondissements et même une chute. Un chute du genre à durer si longtemps qu'on n'imagine pas qu'elle puisse avoir une fin, même après la mort.

Quand je me retrouvai seul à ma place, j'ouvris le second cahier Pentalic et notai tout ce dont je me souvenais de l'histoire de l'Algonquine, dans l'ordre ou dans le désordre, ça m'importait peu. Sans rien inventer, car j'en étais incapable, imaginant à peine ce qui s'imposait de façon indiscutable dans les ellipses. Plus je notais, plus j'étais convaincu d'enfin tenir un récit qui pourrait passer pour fabriqué de toutes pièces tellement il fourmillait de personnages cohérents, d'embûches et de coups du sort. C'était presque trop plein de rebondissements pour être vrai.

Puis je dormis d'un profond sommeil, jusqu'à Hervey-Jonction, où je fus réveillé par le rattachement du wagon venant du Saguenay. Je n'aurais su dire si c'était par pudeur, mais je n'adressai plus la parole à la dame, ni ne lui souris, ni même ne lui prêtai attention. De toute manière, elle dormait la tête appuyée contre la vitre, tandis que j'occupais mon temps à spéculer sur des détails de son histoire, à rajouter des précisions dans le second Pentalic, allant même jusqu'à y retranscrire des passages du premier cahier qui me semblaient en lien avec la chronique de l'Algonquine. Et de nombreuses réflexions sur le déclin d'une vie aux trois quarts ratée.

Je rédigeai et relus ces notes, et plus je les relisais, plus je voyais se mettre en place une histoire conforme aux attentes de l'éditeur. Mais en même temps, plus cette histoire m'apparaissait, plus j'avais l'impression qu'elle m'échappait. Et plus ce sentiment d'impuissance grossissait, moins je ressentais le désir de l'écrire. Je ne rêvais plus que de répit et de silence, dont la blancheur du paysage me donnait la première note.

En milieu de soirée, tandis que l'Algonquine poursuivait sa route vers le centre-ville de Montréal, je descendis à Pointe-aux-Trembles, où j'avais laissé ma voiture, et de là rentrai directement à Mont-Saint-Hilaire, là où j'ai chaleur et lieu. Ce n'est qu'une fois à la maison, quand je voulus

en relire des parties, que je me rendis compte que j'avais oublié mes cahiers Pentalic dans le train, avec le stylo Mars Pen accroché par l'agrafe à la couverture de l'un d'eux. Le service des objets perdus n'en retrouva jamais la trace.

Mon éditeur finit par m'oublier.

*

Il arrive que la vie organise si étrangement les choses qu'on dirait que c'est l'avenir qui explique nos faits et gestes plutôt que le passé. Deux ans plus tard, j'étais dans le Chaleur, un train qui m'amenait à Barachois, en Gaspésie, cette fois pour un mois de vacances dans une maison louée face à la mer. Il y a parfois lieu d'aller au loin s'alléger de certaines astreintes... Or, nous avions à peine franchi le tiers de ce trajet de nuit de plus de dix-sept heures, dans un mélange de craquements, de grincements métalliques et de grondement produisant un charabia sonore permanent, lorsque je remarquai qu'un des passagers qui venait de descendre à Rivière-du-Loup avait oublié un livre sur un fauteuil du wagon panoramique. N'eut été son titre, *L'Algonquine*, il est probable que ce livre n'aurait pas éveillé mon intérêt.

À l'invitation du marque-page, j'ouvris le livre vers le milieu et lus un paragraphe. Je me retrouvai aussitôt en territoire connu, en raison de certaines expressions, même de descriptions qui me parurent familières, mais aussi, à certains moments, à cause de la prosodie, qui, étrangement, coulait de source dans mon oreille lectrice, comme si je la connaissais par cœur. Et cette impression s'accrut à la lecture de la page entière. Intrigué, je parcourus la quatrième de couverture et constatai que le résumé de ce roman ressemblait à s'y méprendre à l'histoire de l'Algonquine que j'avais rencontrée en revenant de Clova. Le nom de l'auteur m'était inconnu.

Cette nuit-là, je ne dormis pas. Je retournai en vitesse dans l'espace confiné de ma cabine et lus en entier *L'Algonquine*, et même plus d'une fois certains chapitres. Si, dans un premier temps, j'appréciai que la chose existât sans que j'eusse eu à suer sang et eau pour l'écrire, sans que j'eusse eu à souffrir de ce que ça ne donne jamais vraiment

ce qu'on attend, assez rapidement il se produisit que cette joie superficielle fit place à une émotion plus profonde, plus envahissante. Il fallait me l'avouer : je jouissais mieux de ce récit que si j'avais peiné à l'écrire moi-même.

Il y avait là tout pour me surprendre. Cette coïncidence du roman et de l'histoire de *L'Algonquine* de Senneterre, la résonance de certaines de mes idées sur le déclin de la vie, même quelques-unes de mes phrases reproduites intégralement, c'était... comment dire? C'était presque trop beau. Beau parce que vrai. D'une vérité et d'une beauté qui me faisaient mal et plaisir. Une vérité et une beauté que je n'aurais su atteindre par moi-même.

Je ne délaissai *L'Algonquine* que de Coin-du-Banc à Barachois, au moment de parcourir le banc de sable qui longe le vaste océan, dans son aspect de condensé de forces secrètes. Y a des moments privilégiés de la vie où la beauté mène à la beauté, et le plaisir intellectuel à celui des sens. Je sentais l'été à travers la fenêtre sur laquelle mon front tambourinait sa jubilation enfantine.

Au moment de descendre à la petite gare de Barachois, je pensai laisser *L'Algonquine* sur un fauteuil inoccupé. Mais au dernier moment, je gardai le livre bien enfoncé dans ma poche. Y a des joies qui ne se passent pas au suivant.